

Tetro
La rédemption par l'art
Tetro, États-Unis 2009, 127 minutes

Sami Gnaba

Number 262, September–October 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58877ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2009). Review of [Tetro : la rédemption par l'art / *Tetro*, États-Unis 2009, 127 minutes]. *Séquences*, (262), 54–54.

Tetro

La rédemption par l'art

Alors que Scorsese rumine les mêmes bouts d'histoires, non sans une certaine classe, que Spielberg propose ses récits populistes avec une régularité prodigieuse, que Lucas tient la haute garde d'un patrimoine passéiste et que De Palma semble s'enfoncer dans le brouillard, Francis Ford Coppola nous prouve quant à lui qu'il est toujours encore digne de tous les espoirs placés en lui voilà déjà trente ans, à l'époque de l'émergence du nouveau Hollywood dont il a été l'une des figures de proue (voir à ce sujet l'intéressant **Easy Riders, Raging Bulls**). Et même si on n'attendait plus grand-chose de lui, force est d'admettre que malgré ses 70 ans le père de **The Godfather** a encore du génie.

SAMI GNABA

Sur un ton mi-comique, mi-sérieux, Miranda annonce à Bennie « He is like a genius, but without the accomplishments ». Une telle réflexion contraste bien évidemment avec la personnalité de Francis Ford Coppola, créateur ambitieux connu pour ses rêves de grandeur les plus fous : sa résistance face au système des studios, sa farouche indépendance, la mise en chantier de son propre studio, Zoetrope, et sa faillite subséquente (conséquences du très regretté **One from The Heart**), son délire d'absolutisme mené jusqu'au bout avec **Apocalypse Now** (projet longtemps rêvé de Welles), etc. Tant de rêves de grandeur qui auraient pu facilement passer pour de la mégalomanie et de la complaisance ! Mais, voilà, certains, d'un œil clairvoyant et curieux, auront très tôt traité de tels élans pour ce qu'ils étaient vraiment : de l'audace et de l'ambition artistique dans leur sens le plus absolu.

de leur père, chef d'orchestre de renommée internationale. De toute évidence, Coppola se met en scène. Difficile de nier le fait que lui et son frère (August, père d'un certain Nicholas Cage) ont grandi dans l'ombre de leur père célèbre, compositeur de métier. Lors de sa conférence cannoise, Coppola a eu ces mots : « Rien dans cette histoire n'est vraiment arrivé, mais tout est vrai. ». Une façon assez cryptique de nous dire de ne pas trop lire entre les lignes.

Qu'importe, on joue définitivement ici sur un jeu de miroirs. Miroirs au sens littéral, comme ceux plantés un peu partout dans l'appartement de Tetro et à travers lesquels les visages des deux frangins se décuplent, se regardent et se fuient dans tout leur amour et leurs contrastes de personnalités. Tout comme celui avec lequel Bennie lit le manuscrit maudit de Tetro (les phrases sont écrites à l'envers) en secret. Manuscrit avec lequel ils se sauveront mutuellement. Puis, il y a ce miroir, au sens figuré cette fois, à travers lequel art et vie se télescopent.

Majestueux, mélancolique, opératique, **Tetro** est sans contredit l'œuvre la plus achevée et personnelle de Coppola depuis **The Godfather 3**. Par son thème familial, son formalisme exacerbé, **Tetro** nous ramène aux meilleures heures du cinéaste : ce noir et blanc tourné en scope, proche des **Rumble Fish** et **Outsiders** — Coppola imagine un Buenos Aires comme le Cuba mis en images par Mikhaïl Kalatsoz dans son **Soy Cuba**, sensuel, éblouissant, avec cette hantise de la figure paternelle digne du **Parrain**. Et cette entrée en scène de Tetro dans le film, figure cachée dans l'ombre persistante, n'évoque-t-elle pas le Brando d'**Apocalypse Now**? Gallo affalé sur son sofa, splendide, ne rappelle-t-il pas Al Pacino en jeune Corleone ?

Sorti de l'impasse (décevant **Youth Without Youth**, risible **Jack**, trop conventionnel **Idealist**), Coppola nous réconcilie avec sa folie expérimentale d'antan, se permet de jouer dans les plates-bandes des Antonioni, Fellini et Kazan (pas les moindres) et récupère au passage un acteur de premier ordre, Vincent Gallo. Certes, on pourrait lui reprocher cette grandiloquence qui tend, surtout vers la fin, à miner la constance d'un récit pourtant riche en émotions. Certes, la mise en scène traîne en longueur. Et alors ? Le génie se rêve sans mesure, pour notre plus grand bonheur... Nous, ses simples spectateurs.

■ États-Unis 2009, 127 minutes — Réal. : Francis Ford Coppola — Scén. : Francis Ford Coppola — Images : Mihai Malaimare Jr. — Mont. : Walter Murch — Mus. : Osvaldo Golijov — Son : Vicente D'Elia — Dir. art. : Sebastian Orgambide — Cost. : Cecilia Monti — Int. : Vincent Gallo (Tetro), Aden Ehrenreich (Bennie), Maribel Verdu (Miranda), Klaus Maria Brandauer (Carlo / Alfie) — Prod. : Francis Ford Coppola — Dist. : Métropole.



Hantise de la figure paternelle

Majestueux, mélancolique, opératique, Tetro est sans contredit l'œuvre la plus achevée et personnelle de Coppola depuis The Godfather 3.

Comme souvent chez Coppola, l'autobiographie trouve sa niche dans **Tetro**. Dans son deuxième scénario original après **The Conversation**, il met en scène sur fond de rivalité les retrouvailles houleuses entre le jeune Bernie et son frère longtemps parti dans le plus grand des mystères, Angelo, poète blessé au cœur portant dorénavant le nom de Tetro. Résolu à ne lui poser aucune question (même sa copine est dans le noir), il se montre insensible à l'arrivée de Bennie. Au fur et à mesure que le récit avance, les deux frères se découvrent une cause commune, le ressentiment vis-à-vis